

# Milo

Sur le palier, Milo se tenait assis devant l'ordinateur et écoutait le chuintement de la lance d'incendie des pompiers dans l'allée. Ils venaient juste de les laisser regagner la maison.

— Je veux une liste des maisons de retraite, dit Maman.

— Mamie ne peut pas rester jusqu'à Noël ?

Mamie était la grand-mère de papa et l'arrière-grand-mère de Milo, mais tout le monde l'appelait simplement Mamie.

Milo se tourna vers les guirlandes électriques, qu'il avait enroulées autour de la rampe jusqu'à la chambre de Mamie. L'idée lui était venue en la voyant batailler pour trouver l'interrupteur.

— Non, dit Maman.

— Mais...

— N'insiste pas.

Puis elle pinça les lèvres en fermant la bouche. Depuis toujours *N'insiste pas* était l'expression préférée de Maman.

— Mais Maman... l'incendie, c'était de ma faute, j'aurais dû aller vérifier.

Et c'était vrai. Chaque matin, quand Mamie descendait à pas feutrés depuis sa chambre sous le toit jusqu'à la cuisine, pour se faire sa tasse de thé au lait, bien sucré, c'était à Milo de veiller à ce que tout se passe bien. Il était resté au lit à écouter les indices sonores :

1. Le tintement du mug écossais de Mamie, quand elle le retire de l'arbre à mugs.

2. Le bruit sec du bocal à sachets de thé, qu'elle débouche et rebouche.
3. Le cliquetis du tiroir à couverts, où se trouve sa cuiller à thé préférée, celle en véritable argent avec un décor tarabiscoté sur le manche.
4. La bouilloire qu'elle remplit (même si Milo essayait en général de la remplir la veille au soir, parce que Mamie avait les poignets faibles et du mal à porter une aussi grosse quantité d'eau).
5. Le déclic du bouton sur la bouilloire.
6. Un silence.
7. Puis l'eau qui chauffe, la vapeur qui s'échappe du couvercle, des bulles qui s'entrechoquent comme dans une mer en ébullition, et puis un autre déclic quand c'est fini.
8. Parfois, après l'étape 3, Mamie oublie qu'il y a une bouilloire à la maison, alors elle ouvre le placard et remplit une casserole, puis allume la cuisinière. C'est le signal pour que Milo saute du lit et rapplique à la cuisine. Mamie n'a pas le droit de se servir des plaques de gaz.

Milo ignorait pourquoi il n'avait pas entendu le placard s'ouvrir ce jour-là. Il devait somnoler ou peut-être que Mamie faisait moins de bruit, mais au moment où il sentit les palpitations dans sa poitrine qui lui indiquaient que Mamie avait besoin de lui, alors que Hamlet couinait à tue-tête dans le garage parce qu'il avait avalé trop de fumée, eh bien c'était trop tard, la cuisine était en feu.

— Tu n'as pas la responsabilité de veiller sur ta mamie, dit Maman.

Elle se pencha et lui embrassa la tête. Elle faisait toujours ça : elle le grondait, puis elle l'embrassait. Elle sentait des trucs brûlés, un parfum poisseux, et le sommeil.

— Quand tout ça sera terminé, j'autoriserai Hamlet à rester dans la maison, dit-elle.

Milo se pencha sous le bureau et gratta Hamlet entre les oreilles. S'il avait le droit de rester là maintenant, c'était uniquement parce que le feu l'avait effrayé. Milo détestait l'idée que Hamlet doive vivre tout seul dans le garage : le garage était froid, humide, et n'avait pas de fenêtre. Personne ne devrait vivre comme ça. Mais si Milo était forcé de choisir entre Hamlet hors du garage et Mamie qui reste chez eux, il opterait pour Mamie. Hamlet comprendrait.

Maman regarda l'écran de l'ordinateur par-dessus l'épaule de Milo.

— On ne veut pas quelque chose de luxueux, Milo. Mamie n'apprécierait pas.

Milo tapa donc *maisons de retraite pas luxueuses* dans Google, mais Google ne pigea pas et lui répondit : voulez-vous dire maisons de retraite *luxueuses* ?

Une fois que Milo eut placé Mamie à l'abri dans l'allée, ouvert en grand la porte principale du garage, sorti Hamlet de sa cage pour le confier ensuite à Mamie, il était revenu dans la maison en hurlant : *Au feu ! Au feu ! Maman ! Il y a le feu !*

Maman avait déboulé en bas de l'escalier, puis hors de la maison, la figure pas maquillée, toute pâle et gonflée. En voyant Mamie, elle ne demanda pas comment elle allait et elle ne dit pas qu'elle était soulagée de voir Hamlet sain et sauf hors du garage, et elle ne dit pas que Milo avait bien agi en sauvant tout le monde. Elle se contenta de crier les mêmes paroles encore et encore :

*C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase ! C'est la foutue goutte d'eau qui fait déborder le vase !*

Milo et Mamie savaient tous les deux ce que signifiait *la foutue goutte d'eau* ; ça voulait dire que Mamie devait aller en maison de retraite.

Maman tapota un ongle rose écaillé sur l'écran de l'ordinateur.

— Ces chambres sont trop grandes. Mamie va se sentir perdue.

Milo lança donc une recherche pour les maisons de retraite avec des petites chambres. Mais il songea alors à toutes les

affaires que Mamie gardait là-haut, comme la cornemuse d'Arrière-Papy, son uniforme et les boîtes pleines de lettres qu'il lui avait écrites, et sa carte d'Inverary et la photo de son bateau de pêche, et sa petite radio, surtout qu'elle voudrait l'emporter avec elle.

— Il ne trouve rien...

Si Milo faisait comprendre à Maman que c'était trop galère, peut-être qu'elle renoncerait.

— Oh, pour l'amour du ciel, Milo.

Maman regarda vers le haut de l'escalier et la chambre de Mamie, et se gratta une petite tache rouge sur la gorge. Puis elle se pencha vers lui et murmura :

— Trouve simplement un endroit bon marché.

Maman écrivit alors BON MARCHÉ au dos d'une enveloppe et la présenta juste sous le nez de Milo, pour que les mots ne se perdent pas dans le flou de sa vision. Il promena ses doigts dessus ; elle avait appuyé tellement fort avec le crayon que les lettres semblaient toutes cabossées.

— Faut que je fasse du thé aux pompiers, dit-elle.

Toujours en chemise de nuit (celle à volants, qui ressemblait aux rideaux de la cuisine, ou du moins à ce qu'ils étaient avant de prendre feu et de se transformer en papillons noirs sur le linoléum), maman redescendit en vitesse au rez-de-chaussée. Milo entendit la porte du buffet s'ouvrir et le crissement du paquet de Hobnobs<sup>1</sup>. Comme la bouilloire en plastique avait fondu, Milo ignorait comment Maman allait faire chauffer de l'eau pour le thé.

Milo ne laisserait pas Maman coller Mamie en maison de retraite. Il ferait comme s'il était d'accord, et après Maman se calmerait et se rendrait compte que Mamie avait sa place ici, dans la petite chambre que Papa avait transformée pour elle sous le toit, et que Milo était la meilleure personne pour s'occuper d'elle.

Ensuite, ils auraient un vrai Noël, tous les quatre : Milo, Mamie, Hamlet et Maman.

---

1. Biscuits aux flocons d'avoine. (Toutes les notes émanent du traducteur.)

Milo parcourut la liste des maisons de retraite sur l'écran. Elles avaient toutes des noms de parcs comme Le Cottage aux Chênes, le Bosquet aux Oiseaux, La Colline aux Hêtres... La Vallée des Crottes de moineaux... Bon, celui-là, il l'avait inventé.

Milo tapa : *maisons de retraite pas bon marché* dans Google et attendit qu'une nouvelle page se charge.

— T'as trouvé quelque chose ? lui cria Maman.

L'odeur de brûlé s'était infiltrée dans la moquette, les rideaux, les murs et elle chatouillait le fond de la gorge de Milo.

Il toussa et lui répondit :

— Presque !

— Bon, eh bien quand ce sera fait, donne-moi les numéros de téléphone et je prendrai rendez-vous pour aller visiter.

Milo ne dit rien.

Au-dessus de lui, le plancher grinça, puis l'eau gargouilla dans les tuyaux. Il espérait que Mamie n'oublierait pas de fermer le robinet. Sitôt qu'il aurait terminé cette liste débile, il monterait dire à Mamie qu'il empêcherait à tout prix Maman de la mettre dehors. Il mettrait un plan au point, qui garantirait qu'elle pouvait rester, et pas seulement pour Noël.

## Lou

Lou ferma les paupières. Elle sentait Milo retenir son souffle, percevait l'effervescence de ses pensées, le voyait plisser les yeux devant l'écran. Depuis qu'on l'avait diagnostiqué, elle s'était entraînée à voir le monde comme lui : à travers un trou d'épingle. Alors que tant de choses lui sortaient de la tête, ce que Milo voyait devenait bizarrement plus proche et plus net.

Et puis le *clic-clic-clic* de ses petits doigts sur le clavier. C'était donc si simple : il suffisait de pianoter pour lui trouver une nouvelle maison.

Elle sentait le pouls de Milo, qui battait fort ce matin. Elle aurait dû mieux le préparer, elle aurait dû l'aider à comprendre qu'il était temps pour elle de s'en aller.

Lou ouvrit les paupières, se leva et alla regarder par la fenêtre de sa chambre. Elle observa Sandy, debout dans l'allée, avec sa culotte, visible à travers sa chemise de nuit, qui sanglait ses fesses charnues. Des hommes en grosses bottes et en casque jaune allaient et venaient, en lorgnant sans cesse au passage la peau d'orange bleuie sur les cuisses de Sandy.

De l'autre côté de la rue, M. Overend tripotait les rideaux de sa chambre. Toujours en train de dormir, cet homme, de dormir ou d'espionner ou de siffler. Lou l'écoutait depuis cinq ans et elle n'était toujours pas fichue de deviner l'air.

Et puis les mules de Sandy sur le carrelage de la cuisine, *clip-clop, clip-clop*, comme si elle faisait des claquettes. Toujours à se faire remarquer, cette fille, et voilà qu'elle interpellait Milo

dans l'escalier, en demandant au petit garçon de faire ce qu'Andrew aurait dû faire ici même.

Lou inspira. C'était surprenant la manière dont elle avait tout imprégné, l'odeur de fumée humide, d'aggloméré brûlé, de plastique fondu. Elle contempla ses mains et les retourna : des traces de cendres maculaient sa ligne de vie.

Elle se frotta les mains et imagina Milo en train de la taquiner : *Tu ne ferais pas une très bonne criminelle, Mamie. Tu laisses trop de preuves.*

Elle espérait que, pour une fois, Milo n'ait pas remarqué ce qu'elle avait fait.

Mais c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, non ? Un acte irrémédiable, quelque chose d'énorme, pour persuader Sandy qu'elle devait s'en aller. Et c'était bien pour Milo aussi : il passait déjà trop de temps à s'occuper d'elle.

Elle avait mis un petit moment avant de dénicher les allumettes. Et ça n'avait pas été facile de trouver l'angle adéquat pour frapper au bon endroit. Ses fichus doigts engourdis.

Mais la flamme avait alors jailli de ses mains comme un oiseau. Elle avait attrapé le bout du rouleau d'essuie-tout, un oiseau blanc, puis un oiseau noir avec des ailes en papier, puis des plumes de cendres grises.

Puis la main de Milo dans les siennes, douce comme de la pâte à modeler, qui la guidait à l'extérieur de la maison.

*Ça va, Mamie, tout va bien.*

Lou s'avança dans la salle de bains et se tint devant le lavabo.

Elle ouvrit le robinet et regarda l'eau couler entre ses doigts et entraîner la cendre dans le trou d'évacuation.

Ses yeux la piquaient. Une larme roula sur le dos de sa main.

Ce cher, cher Milo.

*Ne pleure pas, Mamie, l'entendait-elle lui dire.*

Lou regarda son reflet dans le miroir. Elle vit des flammes danser autour de sa tête. Comment ça s'était produit déjà ?

Un accident. Oui, c'était un accident, voilà ce qu'elle avait dit aux pompiers. Les plaques de gaz. Exact.

*J'ai oublié qu'on avait une bouilloire électrique, avait-elle écrit sur son carnet, la voix toujours absente. C'est idiot, idiot*

*de ma part.* Puis le bouton tourné sur le dessin de la grosse flamme, un *wouf !* Soudain, un morceau de papier absorbant laissé trop près.

Un accident, oui.

*Je dirai à Maman que c'est moi,* dit Milo, en sachant comment Sandy réagirait. Puis il lui avait posé la petite pilule blanche dans le creux de la main. Il n'oubliait jamais, même un matin comme celui-ci.

Des heures à attendre dans l'allée glaciale.

La sirène du camion des pompiers. Le bruit sourd des lourdes bottes, une armée qui envahit la maison. Et puis elle était rentrée, trente-deux marches jusqu'en haut, en passant devant la chambre de Milo, devant les guirlandes électriques qu'il avait installées pour elle, puis quelques marches encore, encore, jusqu'à sa chambre sous le toit, comme Rapunzel.



## Milo

Une semaine plus tard, Milo sangla Mamie sur la banquette arrière de la voiture, puis s'installa à ses côtés.

Il lui posa son calepin et son crayon sur les genoux, au cas où elle voudrait écrire quelque chose pendant qu'ils visitaient les maisons de retraite. Milo n'avait jamais entendu Mamie s'exprimer à voix haute, mais il savait néanmoins à quoi ressemblait sa voix. Même si elle ne griffonnait pas sur son carnet ou n'était pas assise à côté de lui, ses paroles lui parvenaient, douces et distinctes.

— Pas à l'arrière, Milo, dit Maman. J'ai besoin de toi à l'avant pour faire marcher la machine.

Elle désigna le GPS ventosé sur le pare-brise. Milo tenta d'échanger un regard avec Mamie, mais Mamie ne faisait pas attention. Les mains jointes sur les genoux, elle regardait par la vitre.

Elle avait déjà ce regard vide quand Milo était montée dans sa chambre, tout à l'heure, pour l'aider à s'habiller. *Tu seras de retour pour Noël*, avait-il promis, en lui remontant ses mi-bas sur les mollets. Mais elle avait simplement jeté un regard sur les lignes de ses mains.

En redescendant, il n'avait pas dit à Maman qu'il y avait une tache toute mouillée sur la moquette, parce que Mamie avait laissé le robinet ouvert.

Milo ne disait pas à Maman la moitié des choses que faisait Mamie.

Comme quand elle se levait en plein milieu de la nuit venait dans sa chambre, et disait qu'elle partait en voyage de noces en Grèce et qu'Arrière-Papy l'attendait.

Ou bien quand elle avait tellement la tremblote qu'il avait peur de la voir basculer et se mettre K-O toute seule, en se cognant la tête au coin de la commode.

Mamie avait un filet de confiture tout collant sur le menton. Il aurait dû l'essuyer avec son gant, avant de partir.

— Commençons par aller voir la meilleure, annonça Maman en glissant un clin d'œil à Milo.

Milo entra le code postal de la première maison de retraite sur sa liste. Puis il passa le bras par-dessus le levier de vitesse et le frein à main, et posa la sienne sur celle de Mamie.

Ses doigts tout fripés frémirent sous ceux de Milo.

Maman faillit emboutir la vieille Volvo garée devant chez M. Overend.

— Cette voiture à la noix qui prend toute place et qu'il n'utilise jamais. Quelqu'un devrait la mettre à la décharge.

En levant les yeux, Milo aperçut une ombre floue se pencher derrière la fenêtre de M. Overend. Il se demandait depuis combien de temps M. Overend n'avait pas pris le volant de sa voiture ; en fait, il se demandait depuis combien de temps M. Overend n'avait pas quitté sa maison.

Comme Milo tournait la tête pour se concentrer sur les images traversant le petit « O » de sa vision, il se dit qu'il avait plutôt de la chance de ne pas être obligé de tout voir. Au moins, il ne voyait qu'un bout de ciel gris, du trottoir gris et des arbres gris dénudés. Les gens qui voyaient tout d'un seul coup devaient se sentir englouti par le monde. Milo, pour sa part, n'avait qu'à déplacer la tête et se focaliser sur quelque chose d'autre, en faisant comme s'il ne voyait pas les trucs moches.

Il se rappela ce jour de janvier où il était assis dans la salle d'examen du Dr Nolan. Il avait aimé la sensation procurée par le grand fauteuil avec le haut dossier et toutes ses machines qui lui faisaient des choses bizarres dans les yeux. La pièce se situait en sous-sol, si bien qu'elle n'avait pas de fenêtre. Sur tous les murs, des affiches montraient à quoi ressemblait un œil vu

de l'intérieur : en expliquant ce qui n'allait pas dans les yeux de Milo, le Dr Nolan avait montré les nerfs, les veines et les muscles, comme sur une carte du métro de Londres, mais en plus embrouillé.

Ensuite, il avait montré à Milo la photo d'une lune rousse, en disant que sa rétine ressemblait à ça, que c'était à cause des zones en orange plus clair qu'il ne pouvait voir qu'une partie du monde, comme à travers un trou d'aiguille. C'est là que Maman s'était mise à pleurer, et le Dr Nolan avait dû aller chercher du papier dans les toilettes, mais Milo n'avait pu s'empêcher de fixer cette lune rousse. Elle était magnifique.

Milo se cala sur le siège et leva les yeux sur les arbres. Il avait hâte de voir l'été arriver. Il emmènerait Hamlet en balade dans le parc, qui, avec la chambre de Mamie sous le toit, était son endroit préféré dans le monde entier. Il s'était fait envoyer le certificat de Hamlet pour prouver qu'il n'avait pas de maladies comme la fièvre aphteuse qui tuerait tous les moutons et toutes les vaches dans les fermes voisines. Sauf qu'il n'y avait pas de moutons, de vaches, ou de fermes près de Slipton.

Alors qu'ils passaient devant les grandes grilles sombres du parc, Milo colla son nez à la vitre. Derrière le panneau « Gardez le parc propre », avec le chien noir accroupi au-dessus d'un tas de caca fumant dans un cercle rouge, un homme aux cheveux ébouriffés et à la peau brune était agenouillé sur un sac de couchage.

Il porta les mains à ses oreilles, puis se pencha en avant et toucha le sol avec le front. Il prenait la posture du chien tête en bas, comme sur le DVD de yoga de Maman.

À cause de ses yeux, Milo ne pouvait pas pratiquer des sports normaux, alors parfois Maman lui faisait faire du yoga avec elle. *Tu ne voudrais pas avoir des poignées d'amour comme ton père*, disait-elle en lui pinçant les petits bouts de chair molle à la taille. Sauf qu'ils n'avaient pas fait de yoga depuis des mois, pas depuis que Papa était parti, et maintenant Maman avait des poignées d'amour dix fois plus grosses que celles de Papa.

Milo se tourna, pressa la main de Mamie, et lui murmura *Regarde* en désignant le parc d'un hochement de tête.